



## L'invitée

# Du collège à l'Université, le défi académique

Derrière les taux d'échec et les réorientations en première année universitaire se cache un problème structurel: le décalage existant entre le niveau atteint au Secondaire II et celui à l'entrée des formations supérieures. Ce décalage, particulièrement marqué dans les filières scientifiques, interroge l'équité du système éducatif pris dans son ensemble et ses répercussions sociales à long terme. Les établissements d'enseignement supérieur en Suisse romande n'échappent pas à cette tendance. Les données recueillies à l'EPFL et à l'Université de Genève montrent à quel point cet écart de niveau dans le parcours des étudiants se traduit, dès la première année, par des difficultés d'adaptation et des parcours hétérogènes (comme l'ont souligné plusieurs articles parus dans la presse romande ce printemps). La discontinuité du niveau dans les compétences de base – en particulier celles mathématiques\* – entre la fin du collège et

la 1<sup>re</sup> année d'études scientifiques est, dans les faits, particulièrement marquée à l'EPFL, elle est importante également en 1<sup>re</sup> année dans l'ensemble des sciences de l'UNIGE. Bien qu'un bon nombre d'élèves parviennent finalement à obtenir un diplôme, quitte à changer de parcours, le problème réside en amont et répercute ses conséquences sociétales à long terme. La mauvaise articulation entre le gymnase et la 1<sup>re</sup> année académique fait qu'une proportion statistiquement significative d'étudiants a besoin de facto d'une année de mise à niveau avant de pouvoir réellement entamer ses études universitaires. À l'EPFL cette année est déjà formalisée. À l'UNIGE, elle se manifeste plutôt sous la forme d'abandons, d'échecs ou de réorientations. Or la généralisation du passage en deux ans de l'année propédeutique est susceptible d'entraîner certaines conséquences qui méritent d'être connues. D'abord, une grande partie des étu-

dants, conscients de ce prolongement généralisé, renonce à poursuivre les études dans la faculté de son choix pour éviter de «perdre une année». En effet, pour de nombreux jeunes et leurs familles, il n'est pas acceptable de prendre en charge une année supplémentaire, que cela soit pour des raisons psychologiques et/ou économiques, d'autant plus après de bons résultats à la maturité. Ensuite, dans le cas où des étudiants s'engagent dans le parcours choisi, leurs carrières s'en trouvent prolongées artificiellement, même en ayant toujours eu de bons résultats. Cet effet généralisé constitue une source de difficulté et de démotivation, conduisant à une augmentation de la probabilité de décrochage/changement d'orientation en cours d'année. Cela pénalise encore une fois les jeunes des familles moins aisées socio-économiquement (ne correspondant pas aux profils moins brillants). Par ailleurs, l'effet né-

gatif de cette discontinuité impacte surtout les étudiants dont la dimension psychologique appelée «conception de soi»\*\* est plus faible dans certaines disciplines, notamment les mathématiques et la physique. Or, les recherches didactiques montrent que ce profil est, dans tous les pays, plus fréquent chez les filles. L'effet global est une carence observée de profils adéquats dans des domaines essentiels de la société, accompagnée d'une dévalorisation des formations spécialisées perçues – à tort ou à raison – comme «moins exigeantes», tant au secondaire qu'au niveau académique. La réforme en cours va être décisive pour les prochaines décennies.



**Alice Gasparini**  
Physicienne  
et enseignante